Michel Melot

L'écriture de Samos

roman

Albin Michel

135

L'Écriture de Samos

8° y²
110334

1568156

Michel Melot

L'Écriture de Samos

ROMAN

469

Albin Michel

© Éditions Albin Michel S.A., 1993
22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN 2-226-06505-9

Pierre-Marie Hellio
au professeur Joseph Barthoszyi,

Paris, le 28 décembre 1847

Maître,

Je sais aujourd'hui ce qu'est le génie. J'ai lu votre mémoire d'un seul trait, en une seule nuit. Dès les premières pages, ce fut comme un éveil. Quel merveilleux Noël! Il éclaire la solitude d'un étudiant exilé dans une de ces chambres dont les toits de Paris sont rongés, avec pour paysage d'autres toits qu'on dirait recouverts de cendre. Je ne mets jamais un regard dehors. Les livres sont mes horizons. Le vôtre fut un soleil.

L'écriture de Samos comme vous m'attire et me trouble. Elle ouvre dans le savoir presque complet que nous avons aujourd'hui de l'Antiquité une faille sur un gouffre et sur des souterrains par lesquels toutes les écritures encore inconnues communiqueraient et feraient communiquer les civilisations des Egéens, des Egyptiens et des Assyriens. Mais ce gouffre est impénétrable. Je n'imaginais pas qu'une intelligence en percerait un jour l'obscurité. Voilà que, à l'aide du seul raisonnement, vous venez de dresser la carte qui conduit au déchiffrement.

En France on organiserait un banquet de trois cents personnes pour moins que cela!

Votre lecture a réchauffé mon hiver; je n'étais plus seul avec vos observations pénétrantes et vos critiques impitoyables. Mais je suis exigeant moi aussi. Cent questions me brûlent la tête. L'approche du nouvel an me rend audacieux : peut-être une réponse de vous m'apportera-t-elle mes étrennes! Je vivrai mieux, du moins, dans cet espoir.

Le mystère où vous plongez est le plus profond qu'on puisse concevoir. D'une écriture inconnue, lorsqu'on connaît la langue, il est assez facile de donner la transcription. Parfois, l'écriture est familière, comme celle des Etrusques qui écrivaient un peu grec, mais la langue est oubliée. Le problème est plus difficile. Mais lorsque se présente une écriture inconnue dont on ne sait quelle langue elle transcrit, l'espoir de la comprendre est réduit à néant. C'est du moins ce que je pensais jusqu'à vous avoir lu. On ne peut y réussir, croyais-je, qu'à partir de la découverte d'un texte bilingue.

Quel texte avez-vous donc trouvé? Non pas la pierre de Rosette, dans laquelle Champollion a lu l'égyptien comme son visage dans un miroir, mais un monument minuscule, un indice infime, une pièce de monnaie d'un demi-pouce de diamètre portant sur son avers un mot grec bien connu, et sur son revers trois signes mystérieux et une image, le profil émoussé d'une femme au diadème étoilé, au collier de perles, la chevelure en bandeaux sous laquelle on distingue, dites-vous, nettement, une boucle d'oreille.

Encore n'avez-vous pas eu la pièce de monnaie sous les yeux mais la reproduction sans doute médiocre que vient d'en publier Hoffmann, le conservateur de la collection de Dresde où elle était cachée. Aucune parenté

ne peut être supposée entre le nom de PolyKrateS, inscrit sur le côté pile, qui était un homme, et le nom désigné par les trois signes, qui se rapporte à la figure féminine ornant le côté face. Ces trois signes sont d'une autre écriture, ignorée de la Grèce, et vous en déduisez qu'ils notent une langue différente du grec. Cette hypothèse, je dirais presque ce postulat, reste à prouver, mais pour le reste, vous avez emmaillé la chaîne et je souscris à toutes vos déductions.

Vous avez tout lu, je crois, et j'admire comment votre mémoire a pu rapprocher ces signes de ceux que porte la célèbre tablette de Turin, sur laquelle tant de savants ont épuisé leur crédit. Elle vient de Samos, on le sait, et voilà pourquoi sans doute elle fascine les chercheurs qui n'admettent guère aujourd'hui qu'un objet de la Grèce classique résiste encore à leur sagacité. Mais aucun n'a pu à ce jour révéler cette écriture. Le premier, vous avez observé que le nom de la déesse associée à Polycrate sur la pièce de monnaie conservée à Dresde était tracé de cette même écriture que celle de la tablette du musée de Turin.

Trois signes pour une déesse, c'est bien peu. On les retrouve, sur la pierre de Turin, au milieu de tant d'autres qu'on a tout lieu de croire qu'il ne s'agit pas d'un alphabet. Je le crois aussi. Les caractères en seraient en nombre plus limité. On en ferait rapidement la liste. Les mots seraient plus longs. Il s'agit donc d'un syllabaire. Vous en déduisez que la langue est antérieure au grec, peut-être une forme ancienne de l'araméen, transcrite dans une écriture proche du phénicien, qui fut le premier alphabet. Nous voici déjà descendus dans ce gouffre à plus d'un millénaire, même avant Polycrate sous le règne duquel cependant une telle écriture aurait pu être encore en usage.

Comment expliquer cela ? Comment descendre plus bas en suivant la corde que vous avez déroulée sous nos pieds ? Les langues araméennes sont nombreuses mais non infinies, et les noms des déesses qu'elles peuvent contenir et qui n'ont que trois syllabes ne le sont pas non plus. On ne peut donc douter que vous trouverez sous peu la clé de cette énigme. Je suivrai, comme bien d'autres, votre quête. Je m'interroge sur l'origine de la monnaie et sur celle de la pierre de Turin. Et si aujourd'hui les vacances de la fin d'année n'avaient pas fermé les portes de la bibliothèque toute proche, je m'y serais jeté pour vérifier cela dans Caruso et dans Hoffmann. Que ferait l'araméen, écriture du désert, sur une monnaie de Polycrate, tyran d'une île ? Et d'abord quelle est cette langue ? Et quelle est cette femme ?

Après ce questionnaire, je vous dois bien quelque signature, car je ne vous ai même pas dit quel misérable je suis. J'ai vingt ans, hélas ; à cet âge Champollion était déjà professeur. Je ne suis qu'un élève de M. Burnouf, à Paris. Comme je ne suis pas un homme à vivre de l'aumône, je répète quelques cours de latin et de grec et donne des leçons à qui en veut, pourvu qu'il soit plus jeune et plus riche que moi. Je demeure, le jour, à la bibliothèque de la montagne Sainte-Geneviève, dans un couvent, dont j'aperçois, de ma lucarne, le toit des anciens dortoirs, et la nuit dans ma chambre, à apprendre l'hébreu, le sanscrit, l'arabe et le chinois. J'ai pensé qu'en possédant bien ces quatre langues, je tiendrais le monde dans ma cervelle. J'ai le projet de me mettre sur le russe et le tibétain, langues qui m'ont toujours attiré. Je n'en suis qu'au chinois, qui résiste, car, pour les autres, je n'ai pas eu de difficultés. Tel est le fou qui n'a pu contenir son envie de vous écrire,

sans savoir rien de vous, sinon que je ferais la route à pied de Paris à Pest pour entendre un seul de vos cours.

Ne me répondez pas si mon audace vous semble excessive, mais répondez-moi, je vous prie, si vous la jugez sincère, et croyez à ma profonde admiration,

Pierre-Marie Hellio

Joseph Barthoszyi
à Pierre-Marie Hellio

Pest, le 18 janvier 1848

Cher jeune ami,

Le mémoire qui vous a tant plu m'a valu de si nombreuses lettres que je passe ma vie à y répondre. Si la rançon d'une découverte doit être de passer la suite de son temps à s'en justifier, c'est bien le pire piège que le Seigneur ait tendu à ceux qui enfreignent les secrets de l'écriture. À Babel vraiment, Dieu savait ce qu'il faisait ! Mais quand, de ce désastre, nous parviennent, couchés par la terre ou jetés sur un rivage, les plus modestes débris, il faut les recueillir comme un enfant, car la langue ne meurt jamais ; à travers ses avatars, elle poursuit sa loi unique. La division des langues sera toujours la pierre d'achoppement de la paix et du bonheur. Malheur à ceux qui ne s'y résignent pas. J'avais cru convaincre : je n'ai fait qu'exciter les passions. Comme des insectes après un hiver trop doux, mes contradicteurs sont sortis de terre par colonnes entières et j'en suis accablé. Pardonnez ces aveux, ils me sortent du cœur après des semaines de combat et retombent sur vous, l'un des rares qui aient su me lire et qui, seul, m'avez récompensé.

À vos justes questions, j'ai toutes les réponses, mais je ne les ai pas toutes avouées, instruit par l'expérience que le meilleur des arguments peut devenir le pire s'il n'est pas servi au bon moment de la dispute. Mes adversaires s'imaginent me clouer la main droite en inventant de nouvelles déesses qu'ils baptisent vite selon leur

convenance pour prouver que l'écriture sur la pièce de monnaie de Dresde transcrit telle ou telle langue qu'ils ont choisie. Ces fantaisies ne sont pas dignes de ces savants que je croyais estimables. D'autres contestent la parenté, pourtant visible à l'œil nu, de l'écriture de Dresde avec celle de la tablette de marbre du musée de Turin.

J'ai écrit à ces deux collections pour obtenir enfin une représentation plus fidèle que les reproductions boueuses des publications où je les ai débusquées. Je peux vous dire à vous que leur trouvaille est assez récente. La pierre de Turin fut achetée à des marins grecs de Samos par Caruso lui-même et rapportée avec d'autres dépouilles en Italie. Quant à la pièce de monnaie, elle gisait au milieu d'autres dans une vasque de bronze enterrée dans un port turc non loin d'Éphèse. On leur a donné l'appellation de « trésor de Polycrate » car le nom de ce tyran figure sur la plupart d'entre elles. Les fouilles de Turquie étant menées par des chercheurs saxons, leur butin a regagné Dresde où plusieurs collections se le sont partagé.

L'objection que vous faites à l'existence de deux langues simultanées sur une même pièce a de quoi m'étonner. Puisque le nom de POLYKRATES est inscrit en bon grec, la seconde écriture ne peut transcrire qu'une autre langue que le grec. Vous savez bien que l'île de Samos, à l'époque de ce tyran, était le pôle d'un commerce merveilleusement actif où des peuples bigarrés et parfois très lointains se mêlaient. Qu'un de ces clients, qu'on ne saurait tarder à découvrir, ait frappé, de l'aloi même de Polycrate, une monnaie particulière à ses négociations avec le peuple de Samos est une hypothèse qui résisterait à l'épreuve.

Samos est une île côtière, accueillante pour les marins venus de Chypre ou de Phénicie. Reste à connaître le

nom de ce peuple intéressant. Vient-il d'Asie, d'Arabie ou de plus loin encore ? L'Inde s'éveille à cette époque : des caravanes tracent des pistes à travers les déserts de la Sogdiane et de Perse, s'enrichissent de marchandises troquées au bord de la mer Caspienne ou dans les vallées de la Mésopotamie, y apportent leur culture encore fruste, y apprennent l'usage de l'argent. Vous ne semblez pas avoir l'idée du bouillonnement d'un relais comme l'oasis de Pétra ou celui des carrefours d'Ougarit qui consommaient dans le commerce le mariage des langues. L'écriture est le bagage le plus léger que puisse emporter une caravane. La monnaie est fille de l'écriture : l'une ne va pas sans l'autre et elles furent inventées dans le même esprit, celui de ces petits cailloux qui servaient à faire les comptes, et qu'on gravait de signes d'appartenance. Aussi bien notre écriture doit-elle être une forme inconnue du vieil araméen, langue véhiculaire des grands marchés de l'Orient revenue de Bactriane à travers les déserts.

J'irai jusqu'à ces confins du monde pour le prouver, si mes détracteurs me laissent un peu de paix, mais je n'irai jamais à Samos, en traversant des pays que la barbarie semble avoir reconquis. J'aurais déjà dû me rendre à Dresde et à Turin pour y toucher les originaux de ma découverte mais je crains que l'agitation qui nous encercle ne bouleverse le monde. Aussi me garderai-je de faire des projets. L'avenir, ici, n'est guère souriant. Je vois qu'à Paris aussi les esprits s'échauffent. Ce n'est pas le temps de partir en voyage pour moi qui n'ai jamais voyagé. Nous habitons par chance face au château de Buda, le long du Danube, sur la rive de Pest où se trouvent d'anciennes bibliothèques. Je descends tous les jours, depuis plus de trente ans, à l'Université où j'enseigne et cette existence me convient. L'étude suffit à me don-

ner du mouvement. J'ai sillonné les livres, c'est ma façon d'être aventureux. Vous devez me comprendre, vous qui pénétrez des langues inconnues et connaissez l'émotion d'en aborder de vierges. Que ne partez-vous donc, dans votre première jeunesse, à la poursuite de Troie, de Ninive et de Babel, comme tant d'autres illustres, et que ne fuyez-vous Paris et la guerre civile qui s'y prépare dans les banquets, les défilés et les conjurations ! Il est temps ! Faites-le, et si mon mémoire vous a séduit, je serai votre guide. Puisque, pour vous, vingt ans est l'âge d'un vieillard, je vous cacherai le mien. Sachez que je pourrais être votre père, et je vous avouerai qu'en lisant votre lettre, j'aurais bien souhaité de l'être.

Vôtre,

Joseph Barthoszyi

Pierre-Marie Hellio
à Joseph Barthoszyi

Paris, jeudi 24 février 1848

Maître,

Mes étrennes sont arrivées ! Il était grand temps. Le deuxième jour de cette nouvelle année, les vieillards qui gouvernent la France offrirent à sa jeunesse le plus effronté des cadeaux : ils ont bâillonné dans sa chaire du Collège de France un de nos professeurs, M. Michelet, qui faisait preuve d'un peu trop de courage et réveillait nos cœurs. C'était quelques jours après que je m'étais donné la permission de vous écrire. J'étais alors effondré. La France qui a donné de si beaux exemples d'humanité pouvait-elle se salir à ce point de redevenir une sorte de prison ? Notre tyran de Samos n'aurait jamais osé.

Enfin votre lettre m'est parvenue et, à vous lire, j'ai repris confiance. Je ne sais si je rêve mais votre écriture même, gracieuse et pourtant si construite, exprime parfaitement ce que je sais de vous. Sans être comme M. Severino, ce chirurgien de Naples qui supputait le caractère de ses correspondants d'après la forme des lettres missives, on peut aimer contempler une écriture et la lire non plus comme un message, mais comme un ciel. Dans la vôtre je vois la Grèce entière, où se mêlent l'équilibre et l'ardeur. Je n'ai jamais lu de langage si bien vêtu.

Vos réponses tantôt me comblent tantôt m'intriguent et, tandis que vous partez sur les routes des déserts de la Sogdiane, je cherche moi aussi des pistes. Il faisait encore nuit, le matin de l'ouverture de l'Université, lors-

que je suis entré dans le cloître de la bibliothèque Sainte-Geneviève. J'ai aussitôt fondu sur les trois gros recueils des *Inscriptions grecques du musée de Turin*, au cœur desquels vous avez su reconnaître quelques signes qui éclaireront peut-être l'Antiquité d'un savoir nouveau. Je les ai trouvés à mon tour, page 198 du second tome, et me suis étonné qu'ils y fussent si visibles. Vous seul avez su pourtant les voir. Puis, suivant vos traces avec exactitude, j'ai emprunté la menue plaquette des *Monnaies grecques des collections de Dresde* récemment publiée. Par chance, la bibliothèque l'avait déjà reçue et, en insistant un peu, bien qu'elle ne fût pas encore mise en rayon, un bibliothécaire me l'a confiée. Je l'ai ouverte page 12 et la révélation que vous faites m'est apparue à mon tour : c'est certainement la même écriture et tout s'ensuit comme vous l'avez décrit. L'origine samienne de la tablette de Turin est ainsi confirmée et peut-être sa date, autour de la tyrannie de Polycrate. La marque du féminin, qu'on peut supposer être le dernier des trois signes de la monnaie, le long de la ligne souple du profil de la déesse, s'y retrouve en trois endroits différents en position finale avant le signe séparateur que vous avez distingué, et une fois en position initiale de la deuxième ligne, mais comme le dernier mot de la première ligne porte cette désinence féminine, on peut supposer qu'il s'agit d'un pronom qui lui est rattaché ?

De retour dans ma chambre j'ai saisi mon Hérodote où l'histoire de Polycrate est racontée tout du long. Quel exemple ! Au-delà des violences qui l'accompagnent, on y voit naître l'idée même de la république. J'ai été frappé par le rôle important de l'assemblée des notables. Voyez-vous ce Télésarque, simple citoyen, se permettant d'apostropher Méandrios, successeur de Polycrate, et lui lancer des accusations directes, presque des injures ? Et puis

Polycrate fut un grand bâtisseur, ami de l'architecte Eupalinos : j'ai appris que l'île de Samos lui devait le plus grand des temples grecs, des canaux et des adductions d'eau qui sont encore en usage, un môle pour protéger le port, et j'ai rêvé d'un Polycrate français.

Mais une idée m'a bientôt troublé : ce temple immense qu'on appelait « Heraion » était dédié au culte de Héra, déesse tutélaire de Samos. Bien sûr ce serait trop simple et vous y auriez songé bien avant moi, mais avez-vous envisagé de mettre E-R-A sur les trois signes qui désignent la déesse ? Cela ne contredirait pas l'hypothèse d'une désinence féminine. En ce cas, la langue pourrait-elle être simplement du grec ? Cela paraît invraisemblable et je ne vous pose la question que pour que vous la dissipiez. Si je vous force ainsi, c'est pour mieux apprendre de vous. Pensez-vous vraiment à l'araméen ? N'est-il pas trop tardif ? Vous me parlez de Pétra, mais cette merveilleuse oasis ne connut d'apogée que bien des siècles après celui de Polycrate ? Or, Polycrate a pu employer une langue plus ancienne que le grec, mais n'a pas pu en employer une plus récente. Le phénicien fut encore en usage à Saba huit cents ans avant J.-C., presque au temps de Polycrate. On peut donc supposer que la langue est plus un archaïsme du grec qu'un prodrome ? Et Héra nous fournirait les trois premières lettres de son écriture !

Enseignez-moi, je vous prie, puisque vous m'encouragez à courir sur vos traces, ou plutôt sur celles de vos rêves. Vous aimeriez qu'un disciple aussi fidèle écume les mers que vous n'avez pu parcourir encore. Mais rien ne vous est impossible : la fermeté de votre main, qui dessine aussi bien les caractères, m'invite à croire que vous sauriez tenir un gouvernail. Quant à moi, j'ai plus de goût pour le rêve que pour la réalité. C'est vrai, Paris

gronde comme un volcan. Beaucoup refusent de croire à l'éruption, mais des colonnes maussades circulent dans les rues comme des coulées de suie, et je crains que notre incapable gouvernement ne finisse par les enflammer pour de bon. Pourtant, isolé comme je le suis dans une mansarde bien froide, je me trouve à ma place et je sens circuler dans mes veines le sang noir de la ville. Non, ce n'est pas le temps de partir pour Samos, mais celui d'apprendre des Grecs l'amour de la cité. Je contemple à nouveau les courbes de votre lettre, et j'y vois maintenant la lente ondulation de votre Danube. Procurez-moi une nouvelle joie bientôt et les réponses que vous devez à un disciple.

Vôtre,

Pierre-Marie Hellio

Joseph Barthoszyi
à Pierre-Marie Hellio

Samedi 11 mars 1848

Cher disciple,

Cher curieux disciple ! Vous me couvrez de compliments mais déprisez ce que je vous enseigne ! Que la jeunesse est prompte ! Vous montrez autant d'impatience à dévoiler le nom des femmes qu'à dresser vos barricades. Voyez votre inconstance à vous jeter dans les bras de la première déesse venue, pourvu qu'elle s'écrive en trois lettres, qui ne sont pas trois syllabes ; savez-vous la différence ? Ou ne croyez-vous déjà plus à la démonstration qu'hier encore vous applaudissiez ? Penser que ce nom inconnu puisse être grec est une autre inconséquence : puisque celui de Polycrate est inscrit en grec, encore une fois pourquoi celui de la face féminine de la monnaie ne le serait-il pas si le personnage l'était aussi ? Non, vous vous emportez : revenez aux études. Les découvertes les plus subites sont les plus lentes à mûrir.

Il existe beaucoup plus de femmes antiques dont le nom s'écrit en trois syllabes que de langues indo-germaniques qui répondent aux conditions de notre syllabaire. Il faut trouver la langue avant de trouver la femme, là est tout le problème. Au premier examen, il est improbable d'y parvenir rapidement car jadis les langues étaient plus nombreuses et plus variées qu'elles ne le sont aujourd'hui, après qu'elles ont été polies les unes contre les autres. Songez que nous, Magyars, parlerions l'alle-

mand ou le français si nous ne nous battions pas, les armes à la main, pour défendre notre langue ! Au temps de Polycrate, chaque île, chaque vallée avait la sienne et, dans les déserts, chaque tribu. Les ports les accueillaient toutes. Si d'aventure notre tablette de Turin avait été découverte dans quelque caverne d'Abyssinie ou de Cappadoce, il aurait été facile de supputer quelle peuplade, parmi les voisines, aurait pu s'aventurer jusque-là. Mais à Samos, la mer s'ouvrait sur les quatre horizons et les côtes les plus lointaines n'étaient pas moins proches que le premier navire dans le port.

Au VII^e siècle avant Jésus-Christ, déjà le monde était immense. Au nord il s'étendait sur la Bactriane et jusqu'en Sogdiane, qu'on atteignait au-delà des mers intérieures et des vallées de l'Amou-Daria par cinq cols dont l'autre versant allait se noyer dans le désert de Karakoum ; au sud, il comprenait toute l'Arabie, jusqu'au royaume de Saba, qui faisait face, sur l'autre rive de la mer Rouge, aux nègres Nubiens, pères de l'Égypte, bâtisseurs de pyramides et, plus haut sur le Nil, aux rois de Méroé. A l'ouest, il s'ouvrait par les Colonnes d'Hercule sur les îles Britanniques et les Cassitérides, encore mystérieuses mais déjà reconnues ; à l'est, il atteignait l'Indus, aussi bien par la terre que par la mer.

Sur quoi fonder une première hypothèse ? Chacun de ces continents possédait des centaines de langues. Rares furent celles qui rencontrèrent leur écriture. Des quelques signes que nous possédons, il faut scruter les moindres griffures et les comparer à celles que nous connaissons déjà. C'est une langue à flexion, donc probablement indo-germanique, dont les mots comportent radical, affixes et suffixes. L'écriture est horizontale, apparemment de gauche à droite, mais à peine linéaire car les traits distinctifs en sont très morcelés. Nous n'y

reconnaissons pas le phénicien, dont l'usage au reste disparaît dès le début du Ier millénaire. Restent les familles grecque ou araméenne, qui en dérivent toutes deux. Mais le grec est bien connu : de plus, il figure déjà sur notre monnaie, et il trouva son écriture depuis l'époque des Pélasges. Nous sommes donc emportés dans le courant de l'araméen, aux ramifications nombreuses, comme un delta des langues, qui fut à l'Orient ce que le latin fut à la Chrétienté, charriant des civilisations de la Syrie à l'Arabie, de la Palestine à l'Afrique.

Vous me reprochez d'avoir parlé trop tôt de Pétra : je sais que les Nabatéens, ces rouliers du désert comme on les nomme, ne connurent qu'à notre ère la richesse. Mais qui nous dit que ces cavernes inaccessibles, suspendues dans des gorges si bien cachées par les sables que le souvenir même s'en est perdu jusqu'à nos jours, ne furent pas d'antiques citadelles sauvages où des peuples se réfugiaient ? Quant à venir m'apprendre que l'araméen est une langue trop neuve pour avoir été écrite au VIIe siècle, je vous renvoie à vos livres où vous apprendrez qu'elle l'était déjà dans le royaume assyrien d'Assurbanipal — dont les dates, notez-le, sont presque contemporaines de celles de notre Polycrate — et bien avant sans doute. Aussi suis-je bien fondé à parler des carrefours du désert, car j'ai noté certaines ressemblances formelles entre notre écriture et certaine des leurs que je vous dirai plus tard, quand ma théorie sera mieux assurée. Relisez, en attendant, Hérodote et Burckhardt.

Votre lecture d'Hérodote me semble assez incomplète, à moins qu'elle ne vous vienne de professeurs partiaux. Que vous a-t-on dit de Polycrate ? Qu'il était un tyran ? L'inventeur de la démocratie ? C'est une mode française que de créditer les Grecs de cette haute époque. Sachez

que ce démocrate, après avoir commis nombre d'assassinats qui lui assurèrent la solitude du pouvoir, sut enfermer les femmes et les enfants de son peuple dans une grange et les faire cerner par des mercenaires armés de torches avec lesquelles ils menaçaient à tout instant d'y jeter le feu. Grâce à quoi il obtint des époux et des pères qu'ils lui obéissent. Il ne trouva pas d'autre stratagème pour les entraîner dans une guerre dont ils ne voulaient pas et dans laquelle ils n'auraient pas tardé à pactiser avec l'envahisseur pour se débarrasser du tyran. Tout explique que les riches marchands de Samos, ses pairs et ses victimes, aient enfoui près des côtes les trésors qu'ils voulaient lui cacher.

Je crains que les Français ne s'inspirent des Grecs pour lesquels ils montrent tant d'admiration, et je crains encore plus que les Magyars n'imitent les Français. Les vents d'ouest portent fort dans notre pays de plaines. Ne sombrez pas, je vous en adjure, dans les excès! Souvenez-vous plutôt de la formule de Delphes : *Méden agan*, « Rien de trop ». Mon cœur a bondi de joie lorsque, à la dernière saison, le roi s'est, pour la première fois, adressé à la Diète en magyar! Je me serais satisfait de cette victoire qui reconnaissait l'existence de notre peuple à travers celle de notre langue. J'ai applaudi encore lorsqu'on a réclamé l'abolition du servage, qu'inventèrent, dit-on, les Grecs de Chio, peu avant Polycrate. Mais voilà que, depuis ce jour, de brûlants orateurs énervent le peuple et le mènent à un combat inutile. Si la Chancellerie d'État de Vienne parle et écrit la langue magyare, je n'ai que faire d'un gouvernement hongrois qui ne sera pas moins tyrannique que l'autre.

Quant à vous, « ne faites rien de trop ». Vous avez plus et mieux à faire dans les bibliothèques que dans les rues sanglantes de Paris. Être parisien vous rend intéressant :

ne perdez pas ce privilège. Ma fille, qui est aussi mon élève, ma secrétaire et mon secours, n'a que Paris à la bouche. Une lettre rapide de vous nous rassurerait. Écrivez-la vite, je vous prie, ainsi que la suite de vos recherches.

Vôtre,

Joseph Barthoszyi

Pierre-Marie Hellio
à Joseph Barthoszyi

Paris, le dimanche 16 avril 1848

Cher professeur,

Vous n'avez rien à craindre : nous n'avons rien fait de trop. La révolution de Paris a fait long feu. Mais l'incendie s'étend sur toute l'Europe : il a traversé le Rhin et les Alpes. À moi, aujourd'hui, de m'inquiéter de vous et d'attendre de vos nouvelles. J'ai lu que Pest aussi s'était embrasée et que les patriotes triomphaient partout. À vrai dire, notre révolution n'aura duré qu'une nuit. À l'aube, la monarchie avait disparu comme par enchantement. Le mois de mars a été calme. Aujourd'hui, les esprits s'échauffent à nouveau autour des élections qui auront lieu dimanche prochain. À cette nouvelle que le suffrage serait désormais « universel », tous les révolutionnaires de mars se sont retrouvés conservateurs en avril, effrayés de ce qu'ils avaient produit eux-mêmes. La garde nationale, fer de lance des réformateurs, accepterait bien une république à condition qu'on en exclue les républicains. C'est un peu l'avis de notre nouveau guide, M. de Lamartine, que vous connaissez poète et qui est, un peu, notre Petöfi. Il nous a évité une abdication formelle et a pris courageusement le parti des réformes. Jusqu'où continuera-t-il de s'étonner lui-même ? On ne peut pas ouvrir toutes grandes les portes de l'hôtel de ville sans que les ouvriers s'y engouffrent pour demander, comme le fit l'un d'eux, « le droit au travail dans une heure » !

Dimanche prochain, Paris va payer ses abus. Le diman-

che, c'est le jour de l'Église. Je sais cela, moi qui ai passé tous les dimanches de ma jeunesse à essayer de prier et de ne pas salir mon unique chemise blanche. Dimanche, les prêtres conduiront les électeurs, après leur prêche, en rang par deux, chantant des cantiques, exorciser la république. Je connais bien des gens qui, chez moi, ignoraient que Paris existât. Les Parisiens vont bientôt apprendre à leur tour que la France ne s'arrête pas au bout de la place de Grève. À Paris il y a un nombre incalculable de candidats, tous plus radicaux les uns que les autres. Mais je crains qu'en dehors de Paris, on ne trouve que des monarchistes.

Nous avons fait un grand pas en avant, nous en ferons un autre en arrière : c'est ce qu'on nomme le progrès. N'importe, en quelques jours nous aurons aboli l'esclavage et établi le suffrage universel qu'il faudra bien conserver. Ce sont des gages pour l'avenir. Tandis que Paris faisait fête à notre poète providentiel, j'étais déchiré entre les clameurs de la rue dans lesquelles je croyais entendre l'écho des agoras, et le silence des bibliothèques où je me suis efforcé de rester sourd pendant de longues heures pour suivre vos heureux conseils.

J'ai conscience de la fragilité de mes connaissances et je vous sais gré de les consolider. Je me suis mis sur l'araméen. J'en possède aujourd'hui à peu près la grammaire mais il y en a tant de sortes que c'est un vrai travail de Sisyphe qui me demandera des mois avant que je ne puisse disputer avec vous. À travers toutes les sortes d'écritures qui le transcrivent, parmi celles que j'ai pu voir, je n'ai pas encore trouvé les similitudes avec notre pierre de Turin et notre monnaie de Dresde sur lesquelles vous semblez fonder des espoirs. Sans doute je n'ai pas su les y voir : voulez-vous m'en dire plus ? Vous êtes semblable à ce savant qui, l'année dernière, avait calculé

l'existence d'une planète sans jamais l'avoir observée. J'ai besoin que vous dirigiez ma lunette. Je manque de pratique mais je me défendrai sur un point : je sais bien qu'un alphabet n'est pas un syllabaire. L'un n'est pourtant pas le contraire de l'autre, et les écritures les plus anciennes mélangent les deux aspects, de même que les hiéroglyphes mélangent les sons et les images. Ainsi les trois caractères de notre pièce de monnaie pourraient se lire E-R-A, mais aussi bien ER-RA + un déterminatif comme ceux dont usaient les Égyptiens, pour signaler soit le mode phonétique, soit une qualité de la personne représentée, soit encore son genre, un peu comme le *e* muet du français, qui, pour marquer le féminin, s'écrit mais ne se prononce pas. Le troisième et dernier caractère serait, en quelque sorte, une de ces lettres mortes dont tous les systèmes d'écriture sont amenés à faire usage. Ce plaidoyer n'est pas pour me disculper. Le nom d'Héra est en effet très peu vraisemblable sous cette graphie étrangère au grec et notre déesse ne se laissera pas démasquer si vite. La confusion pourtant demeure puisque les cités grecques s'élevaient généralement sous la protection d'une femme : Athéna à Athènes et à Sparte, Artémis à Éphèse, Héra à Samos. Hérodote nous fait admirer l'énorme statue d'Héra au temple de Samos, aussi prestigieuse que devait être l'Athéna du Parthénon, déesse poliade à qui vont toutes les offrandes.

Vous n'avez pas à m'y encourager, je ne me lasserai pas de relire au livre III d'Hérodote le récit de l'assemblée des citoyens de Samos. Que le tyran ait pu être publiquement accusé me suffit pour y voir une anticipation de la démocratie. La démocratie est rarement victorieuse, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'existe pas. Vous accablez Polycrate et je prétends que la tyrannie fut un

progrès. Il ne s'agissait pas du suffrage universel, qu'on ne nous accorde qu'aujourd'hui, mais de la responsabilité que les hommes se reconnaissent avoir les uns sur les autres, et non plus devant des dieux indifférents ou trompeurs. N'était-ce pas décisif ? Il est vrai que les hommes sont parfois moins humains que les dieux.

Ainsi Méandrios, successeur de Polycrate, remet entre les mains de l'Assemblée des notables ses pouvoirs religieux, comme s'il les tenait d'elle. Que nous importe aujourd'hui l'usage excessif qu'il en fit, dès l'instant que des hommes, ses semblables, le lui avaient librement reconnu.

Relire Hérodote m'a mis sur le chemin de Darius, avec qui le tyran entretint des rapports agités, et chez qui, même, il dut s'enfuir. En Perse, dans ce royaume plein de déserts et de richesses, les langues circulaient avec les tribus venues de partout. Les Perses, mélange et superposition de peuples envahisseurs, ne connaissaient pas l'hégémonie d'une langue ni celle d'une écriture. Ils avaient de nombreux alphabets. L'araméen n'est pas la seule langue à s'être perdue dans leurs sables et je pense comme vous que c'est dans ce gisement qu'il faut fouiller. Je me promets d'en parler à mon professeur, M. Burnouf, spécialiste du vieux-perse, et de lire tout ce que je trouverai sur les découvertes qu'on a faites récemment de nouvelles écritures cunéiformes.

Je ne peux terminer cette lettre sans vous redire le plaisir et la fierté que j'ai de recevoir vos lettres. Vous ne m'avez toujours pas avoué à quelle école vous avez appris à former d'aussi jolis caractères ? J'ai pensé depuis en lisant, ou plutôt en contemplant vos lettres — vous confierai-je que la dernière est placardée devant moi, lorsque je travaille, pour me donner des forces —, que vous